

Introduction Héroïsme, p 20

Mais dans quelles circonstances cette génération, qui en 1933 savait à peine lire, avait-elle donc été confrontée à une interprétation exclusive du mot « héroïque » et de tous ceux de la même catégorie- ? A cela, il fallait d'abord répondre que cet héroïsme avait toujours porté l'uniforme, trois uniformes différents, mais qu'il ne connaissait pas la vie civile.

Lorsque, dans Mein Kampf, Hitler présente sa politique en matière d'éducation, l'éducation physique vient largement en tête. Il affectionne l'expression « endurcissement physique » qu'il emprunte au dictionnaire des conservateurs de Weimar ; il fait l'éloge de l'armée wilhelminienne comme étant la seule institution saine et vivifiante du « corps du peuple » par ailleurs en putréfaction ; il considère le service militaire principalement ou exclusivement comme une éducation à l'endurance.

Chapitre 1, LTI, p 35-36

Non, incontestablement, car beaucoup de choses demeuraient incomprises par la masse ou l'ennuyaient, du fait de leur éternelle répétition. Combien de fois dans les restaurants, du temps où, sans étoile, j'avais encore le droit d'y entrer, combien de fois à l'usine, pendant l'alerte aérienne, alors que les Aryens avaient leur salle à eux et les Juifs aussi, et c'était dans la pièce aryenne que se trouvait la radio (et le chauffage et la nourriture), combien de fois n'ai-je pas entendu le bruit des cartes à jouer qui claquaient sur la table et les conversations à voix haute au sujet des rations de viande et de tabac et sur le cinéma, tandis que le Führer ou l'un de ses paladins tenaient de prolixes discours, et après on lisait dans les journaux que le peuple tout entier les avait écoutés attentivement.

Non, l'effet le plus puissant ne fut pas produit par des discours isolés, ni par des articles ou des tracts, ni par des affiches ou des drapeaux, il ne fut obtenu par rien de ce qu'on était forcé d'enregistrer par la pensée ou la perception.

Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente. (...)

La langue nazie renvoie pour beaucoup à des apports étrangers et, pour le reste, emprunte la plupart du temps aux Allemands d'avant Hitler. Mais elle change la valeur des mots et leur fréquence, elle transforme en bien général ce qui, jadis, appartenait à un seul individu ou à un groupuscule, elle réquisitionne pour le Parti ce qui, jadis, était le bien général et, ce faisant, elle imprègne les mots et les formes syntaxiques de son poison, elle assujettit la langue à son terrible système, elle gagne avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret.

Chapitre 5, Extraits du journal de la première année, p 55 et sq

27 mars 1933. Des mots nouveaux font leur apparition, ou des mots anciens acquièrent un nouveau sens particulier, ou de nouvelles combinaisons se créent, qui se figent rapidement en stéréotypes. La SA s'appelle à présent, en langue soutenue - et la langue soutenue est constamment de rigueur*, car il est de bon ton d'être enthousiaste l'« armée brune ». Les Juifs de l'étranger, en particulier les Juifs français, anglais et américains, sont appelés aujourd'hui à tout bout de champ les « Juifs mondiaux » (Weltjuden). Tout aussi fréquemment est utilisée l'expression « judaïsme international » (internationales Judentum) dont « Juifs mondiaux » et « judaïsme mondial » (Weltjudentum) doivent être la germanisation. Mais c'est une germanisation suspecte : dans et de par le monde, les Juifs ne se trouvent donc plus qu'à l'extérieur de l'Allemagne ? Et où se trouvent-ils à l'intérieur de l'Allemagne ? - Les « Juifs

mondiaux » font de la « propagande en diffusant des atrocités » (Greuelpropaganda) et répandent des « atrocités inventées » (Greuelmärchen), et quand nous, ici, nous racontons le moins du monde ce qui se passe quotidiennement, c'est nous qui faisons de la « Greuelpropaganda » et sommes punis pour cela. Pendant ce temps se prépare le boycott des commerces et des médecins juifs. La distinction entre « aryen » et « non aryen » règne sur toutes choses. On pourrait faire un lexique de cette nouvelle langue. (...)

20 avril 1933 . Encore une nouvelle occasion de fête, une nouvelle fête du peuple : l'anniversaire de Hitler. Le mot « peuple » (Volk) est employé dans les discours et les écrits aussi souvent que le sel à table, on saupoudre tout d'une pincée de peuple : « fête du peuple » (Volksfest), « camarade du peuple » (Volksgenosse), « communauté du peuple » (Volksgemeinschaft), « proche du peuple » (volksnah), « étranger au peuple » (volksfremd), « issu du peuple » (volksentstammt)... (...)

29 octobre 1933. Brusque oukase, qui tranche dans le vif du programme de l'université : le mardi après-midi doit être laissé libre, car, pendant ces quelques heures, l'ensemble des étudiants sera appelé à faire des exercices de sport militaire (Wehrsport). Je retrouvai ce mot, presque à la même époque, sur un paquet de cigarettes dont la marque était Wehrsport. Moitié masque, moitié démasquement. Le service militaire obligatoire est interdit par le traité de Versailles ; le sport est permis officiellement, nous ne faisons rien d'illicite, juste un petit peu tout de même, et nous en faisons une petite menace, nous montrons tout de même le poing, que, provisoirement encore, nous serrons dans la poche. Quand découvrirai-je, dans la langue de ce régime, un mot réellement sincère ? (...)

[*A propos de l'expression*] « camp de concentration ». J'ai entendu ce mot quand je n'étais encore qu'un jeune garçon et, à l'époque, il avait pour moi une résonance tout à fait exotique et coloniale, pas du tout allemande : pendant la guerre des Boers, il était souvent question des *Compound*s ou camps de concentration, dans lesquels les Boers prisonniers étaient surveillés par les Anglais. Ensuite ce mot est complètement sorti de l'usage allemand. A présent, soudain resurgi, il désigne une institution allemande, un dispositif de paix qui se dresse sur le sol européen contre des Allemands, un dispositif durable et non une mesure provisoire prise en temps de guerre contre l'ennemi. Je crois que, à l'avenir, où que l'on prononce le mot « camp de concentration », on pensera à l'Allemagne hitlérienne et seulement à l'Allemagne hitlérienne... Est-ce de l'insensibilité de ma part et de l'étroite pédanterie si je m'en tiens toujours et de plus en plus à la philologie de cette misère ? Je sonde vraiment ma conscience. Non, c'est de l'auto-préservation.

10 novembre 1933. Le summum de la propagande, je l'ai entendu aujourd'hui à midi au poste de radio (...) Cette fois-ci, l'ordonnancement de la cérémonie par Goebbels (...) était un véritable chef d'œuvre.(...) Une salle des machines à Siemensstadt. Pendant de longues minutes le vacarme assourdissant des machines (...) Puis la sirène (...) le bruit des rouages se taisent peu à peu. Puis surgi du silence, avec la voix profonde de Goebbels, le récit du message. Et, à ce moment-là seulement : Hitler, LUI, pendant trois quarts d'heure. C'était la première fois que j'entendais un discours de lui en entier et mon impression était, pour l'essentiel, la même qu'auparavant. La plupart du temps, une voix surexcitée, forcée et souvent éraillée. Mais, cette fois-ci, de nombreux passages étaient dits sur le ton larmoyant d'un prédicateur sectaire. LUI prêche pour la paix, LUI fait l'éloge de la paix, LUI veut le oui de l'Allemagne, non par ambition personnelle mais uniquement pour pouvoir protéger la paix des attaques d'une internationale d'affairistes, des gens sans racines qui, au nom de leur profit, jettent sans scrupule des peuples comptant des millions d'hommes les uns contre les autres...

Tout cela, et les apostrophes bien étudiées (« Les Juifs ! »), m'était naturellement connu depuis longtemps. Mais, en dépit de son caractère rebattu et de sa révoltante et criante fausseté, le rituel prenait une efficacité nouvelle et toute particulière grâce à un trait original que, parmi les

détails les plus réussis, je tiens pour le plus remarquable et pour le seul décisif. On disait dans le communiqué : « Cérémonie de 13 à 14 heures. A la treizième heure, Hitler viendra à la rencontre des ouvriers. » C'est, à l'évidence, la langue de l'Evangile. Le Seigneur, le Rédempteur, vient à la rencontre des pauvres et des égarés. Raffiné jusque dans l'indication de l'heure. Treize heures non, « treizième heure » —, c'est comme s'il était trop tard, mais LUI accomplira un miracle, car, pour lui, il n'est jamais trop tard. L'étendard de sang au congrès du Parti, c'était déjà de la même farine. Mais, cette fois-ci, l'étroitesse de la cérémonie religieuse est dépassée, le costume intemporel retiré, la légende du Christ transposée dans un présent immédiat : Adolf Hitler, le Sauveur, vient à la rencontre des ouvriers à Siemensstadt.

Chapitre 6, Les trois premiers mots nazis, p 75-77

Voilà le mot avec lequel, du début à la fin, le national-socialisme a fait preuve d'une prodigalité démesurée. Il se prend tellement au sérieux, il est tellement convaincu de la pérennité de ses institutions, ou veut tellement en convaincre les autres, que chaque vétille qui le concerne, tout ce à quoi il touche, acquiert une signification « historique ». Il prend pour « historique » chaque discours du Führer, et peu importe s'il répète cent fois la même chose, il prend pour « historique » chaque rencontre du Führer avec le Duce, même si elle ne change rien à la situation du moment ; la victoire d'une voiture de course allemande est « historique », l'inauguration d'une autoroute est « historique », et chaque route, chaque portion de route est inaugurée ; chaque jour d'action de grâce après la récolte est « historique », chaque congrès du Parti est « historique », chaque jour férié, de quelque nature qu'il soit, est « historique » ; et comme le III^e Reich ne connaît que des jours fériés — on pourrait presque dire qu'il a souffert du manque de jours ordinaires, mortellement souffert, tout comme le corps peut être mortellement atteint par le manque de sel — il considère donc chacun des jours de son existence comme « historique ».

chapitre 9 « Fanatique » p 92 et sq

Fanatique et *fanatisme* sont des mots qui sont toujours employés dans un sens extrêmement réprobateur par les philosophes des Lumières (...) un fanatique est un homme qui se trouve dans le ravissement religieux (...) or les Lumières luttent contre tout ce qui conduit au trouble ou à l'élimination de la pensée. Ennemis de l'Eglise, ils combattent le délire religieux avec un acharnement particulier, le fanatique signifie pour leur rationalisme, l'adversaire par excellence.(...) [dans une note de Rousseau, Klemperer découvre que celui-ci affirme « le fanatisme est bien plus pernicieux que l'athéisme (...) le fanatisme quoique sanguinaire et cruel est pourtant une passion grande et forte qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort et lui donne un ressort prestigieux »] Ici le renversement de valeur qui fait du fanatisme une vertu est déjà un fait acquis, mais (...) il reste isolé. Dans le romantisme, la glorification non pas du fanatisme mais de la passion sous toutes ses formes et pour toutes les causes relevait de Rousseau (...)

Le national-socialisme étant fondé sur le fanatisme et pratiquant par tous les moyens l'éducation au fanatisme, « fanatique » a été durant toutes l'ère du III^e Reich un adjectif marquant, au superlatif, une reconnaissance officielle . Il signifie une surenchère par rapport aux concepts de témérité, de dévouement et d'opiniâtreté, ou, plus exactement, une énonciation globale qui amalgame glorieusement toutes ces vertus. Toute connotation péjorative (..) a disparu dans l'usage courant que la LTI fait de ce mot.(...)

Goebbels fut poussé à cette absurdité qui consistait à tenter de renchérir sur ce qui ne pouvait plus faire l'objet d'aucune surenchère. Dans le *Reich* du 13 novembre 1944, il écrivit que la situation ne pouvait être sauvée que par « un fanatisme sauvage ». Comme si la sauvagerie n'était pas l'état nécessaire du fanatique , comme s'il pouvait y avoir un fanatisme apprivoisé.

Chapitre 25 L'étoile p 237 et sq

Quel fut le jour le plus difficile pour les Juifs dans ces douze années d'enfer ? Jamais je n'ai obtenu (..) une autre réponse que celle-ci : le 19 septembre 1941. A partir de cette date, il fallut porter l'étoile jaune, l'étoile de David à six branches, le chiffon de couleurs jaune qui signifie, aujourd'hui encore, peste et quarantaine et qui , au moyen âge, était la couleur distinctive des Juifs, la couleur de la jalousie et du fiel dans le sang, la couleur du mal qu'il faut éviter.(...)

Un homme a l'air brave et bon enfant vient à ma rencontre, tenant consciencieusement un jeune garçon par la main : « Regarde bien celui-là, Hotrstl ! C'est lui qui est coupable de tout ».. Un monsieur soigné, à barbe blanche, traverse la rue, me salue bien bas, me tend la main : « Vous ne me connaissez pas, je dois seulement vous dire que je condamne ces méthodes »... Je suis sur le point de monter dans le tram, j'ai seulement le droit d'utiliser la plate-forme avant, et seulement quand je vais à l'usine, et seulement si l'usine est à plus de six kilomètres de mon domicile, et seulement si la plate-forme avant est séparée par une cloison étanche de l'intérieur du véhicule (...) Quelqu'un me tire par derrière : « Vas-y à pied ça te fera beaucoup de bien » Un officier SS en ricanant, pas du tout brutalement, s'amuse un peu, comme on taquine un chien...(...) Une automobile freine en passant à côté de moi dans une rue déserte, une tête inconnue se penche par la fenêtre : « Tu es encore en vie sale porc ? » (...) A présent j'étais rendu reconnaissable à chacun, à chaque instant, et, du fait de cette marque, isolé et hors-la-loi ; car on justifiait cette mesure en arguant que les Juifs devaient être mis à l'écart puisque leur cruauté avait été démontrée en Russie.

Ce n'est qu'à partir de là que la ghettoïsation fut complète (...) A présent qu'on avait introduit l'étoile jaune, que les maisons de Juifs fussent dispersées ou qu'elles formassent un quartier à part, cela ne changeait rien, car chaque Juifs à étoile portait son ghetto avec lui, comme un escargot sa coquille.

Chapitre 30 La malédiction du superlatif p 300 et sq

L'emploi des chiffres dans la LTI a peut-être bien été inspiré par des pratiques américaines, il n'en diffère pas moins largement et doublement, non seulement par la surenchère dans l'hyperbolisme, mais aussi par sa malveillance consciente car, partout, il vise sans scrupule l'imposture et l'engourdissement des esprits. Dans les communiqués de la Wehrmacht s'alignent en rangs serrés des chiffres incontrôlables sur les prises de guerre, et les prisonniers ; les canons, les avions, les chars blindés se comptent par milliers et dizaines de milliers, les prisonniers par centaines de milliers et, en fin de mois, on reçoit de longues listes de chiffres encore plus fantastiques ; mais dès qu'il est question des morts du camp ennemi, les chiffres précis disparaissent pour faire place aux expressions d'une imagination défaillante que sont « innombrable » et « inimaginable ».

Pendant la Première Guerre mondiale, on était fier de la sobre exactitude des communiqués de l'armée. (...) Les bulletins du III e Reich, par contre, adoptent d'emblée la forme superlative, pour faire ensuite, au fur et à mesure que la situation s'aggrave, littéralement de la surenchère dans la démesure, à tel point qu'ils changent la nature fondamentale de la langue militaire, l'exactitude disciplinée, en son contraire, le fantastique, le fabuleux. Le caractère fabuleux des chiffres avancés pour les victoires est encore accru par le fait qu'il n'est presque jamais question des pertes allemandes, de même que dans les films de propagande on ne voit s'entasser que des cadavres ennemis. (...)

Tout se tient disent les Français. L'expression « à cent pour cent » est d'origine directement américaine et vient du titre d'un roman d'Upton Sinclair (paru en 1920), largement

répandu en langue allemande ; tout au long de ces douze années, elle fut dans toutes les bouches et j'entendis souvent aussi ce dérivé : « Méfiez-vous de lui, c'est un type à cent cinquante pour cent ! » Et c'est justement cet indéniable américanisme qu'il faut rapprocher de l'adjectif « total », prétention fondamentale et mot clé du nazisme.

« Total » est également une valeur numérique maximale, aussi lourde de sens, dans sa calculabilité réaliste, qu'« innombrable » et « inimaginable » le sont en tant que débauches romantiques. Les conséquences effroyables pour l'Allemagne de la « guerre totale », annoncée comme programme du côté allemand, sont dans toutes les mémoires. Mais, dans la LTI, le « total » est partout, même en dehors du domaine de la guerre : un article du Reich vantait la « situation d'éducation totale » dans une école de jeunes filles strictement nazie ; dans une vitrine, je vis un jeu de damier qui s'appelait « Le Jeu Total ».

Épilogue p 392

Parmi les réfugiés, dans le village, se trouvait une ouvrière berlinoise avec ses deux petites filles. (...) Elle nous raconta bientôt qu'en tant que communiste son mari avait longtemps fait de la prison (...) Et elle-même, raconta-t-elle avec fierté, avait aussi passé un an à l'ombre (...) « Pourquoi étiez vous donc en taule ? Demandai-je ? - Ben j'ai dit des mots qui n'ont pas plus. » (Elle avait offensé le Führer, les symboles et les institutions du III^e Reich). Ce fut l'illumination pour moi. En entendant sa réponse, je vis clair. « Pour des mots », j'entreprendrai le travail sur mon journal.